

MIA

LES FEMMES QUE NOUS AIMONS

© 2021 OCTÁVIO VIANA | SILENT PEN ®
MIA – LES FEMMES QUE NOUS AIMONS

Publié aux États-Unis et dans l'UE
Première impression 2020 (épreuve d'auteur)
Réimpression 2026
Référence interne SP2021.02 | 30.08.2020 | 14:53
silentpenltd@gmail.com

Tous droits réservés. Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, distribuée ou transmise sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit, y compris par photocopie, enregistrement ou toute autre méthode électronique ou mécanique, sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur, sauf dans le cas de brèves citations intégrées à des analyses critiques et de certains autres usages non commerciaux autorisés par la loi.



À la Femme, mesure secrète de tout ce que nous aimons.

Prologue

Nous sommes tous les livres que nous lisons, toutes les femmes que nous aimons et tous les voyages que nous faisons.

C'est une phrase simple, peut-être trop simple pour ce qu'elle tente de contenir. Mais il y a des phrases qui n'ont pas besoin d'apparat. Elles restent là, droites, comme une porte entrouverte. Il suffit de les pousser et apparaissent les bibliothèques, les aéroports, les chambres d'hôtel, les gares, les tables de café, les maisons où nous avons été heureux sans savoir encore que ce moment-là survivrait à tant d'autres.

Écrire un livre, c'est, en partie, accepter que la mémoire n'est pas une archive, mais une manière de nous protéger de ce qui est arrivé. Non parce qu'elle invente nécessairement les faits, mais parce qu'elle choisit la lumière dans laquelle elle les montre. Il y a des événements qui furent brefs et deviennent immenses. Il y a des années entières qui se compriment en une page. Il y a une femme assise à genoux sur le lit, vêtue d'un peignoir de soie d'inspiration chinoise, traversée par un rayon de soleil et, soudain, cette image vaut plus qu'une décennie d'explications.

Ce livre naît de cette conviction, celle que les livres que nous lisons nous ont appris à mieux désirer, à mieux perdre, à mieux voyager ; celle que les femmes que nous avons aimées nous ont donné du vocabulaire pour des parties de nous-mêmes que nous ignorions ; celle que les voyages n'ont pas seulement été des déplacements sur la carte, mais des changements dans notre température intérieure. Parfois on voyage à Paris et on revient avec une femme. Parfois on va à Monaco et on rentre avec la notion exacte de la distance entre le sexe et l'amour. Parfois on descend le Douro dans une chaleur impossible et on comprend que le bonheur peut aussi être une planche de fromages, du vin blanc, le son du Douro en fond, une gare à Pinhão avec des azulejos, un pont de fer et le bon silence à côté de la bonne personne.

Ce ne sera pas un livre sur toutes les femmes de ma vie. Ce serait impossible et, surtout, injuste. Il y a des femmes qui appartiennent aux fondations d'une vie et non à son ornement. Ma mère. Ma sœur. Ma nièce, arrivée plus tard, comme arrivent certaines formes d'avenir. Il y a aussi les personnes que j'aime aujourd'hui et celles que j'ai aimées par le passé, chacune avec sa température, sa blessure, sa grâce et son importance.

Et il y a, naturellement, une femme qui a traversé de nombreuses années de ma vie, mon ex-femme. Pour elle, j'ai de l'affection, de l'estime et une gratitude qui ne tient pas dans un paragraphe, dans une page, ni même dans un chapitre. Elle méritera un livre à elle seule, peut-être le plus complet, peut-être le plus difficile. Parce que ce furent de nombreuses années, parce que ce fut toujours très bon, parce qu'il y eut là une générosité qui m'oblige à écrire avec précaution. Peut-être que dans ce livre-là je devrai admettre, sans grand héroïsme de ma part, qu'elle m'a donné plus que je ne lui ai donné et que beaucoup de vie m'est arrivée par ses mains. Ce sera un livre de dette, au meilleur sens du terme ; non pas la dette que l'on paie, mais la dette que l'on honore.

Celui-ci, pourtant, commence par une autre femme. Non parce qu'elle serait la plus importante. Non parce qu'elle serait la moins importante. Non parce qu'il obéirait à une hiérarchie appliquée à l'amour, comme si le cœur était une feuille Excel avec des formules mal faites et des graphiques colorés. Je commence par elle parce que ce livre demande légèreté, vitesse, parfum et voyage. Parce qu'avec elle il y eut une sorte de joie rare, adulte, lumineuse et dangereuse, juste ce qu'il faut. Parce que sa présence semblait porter en elle trois villes et aucune excuse.

Elle était (elle est) musulmane, algérienne, née en Algérie, mais européenne depuis toujours dans sa manière de se mouvoir dans le monde. Elle partageait (et partage) sa vie entre Paris, Monaco et la Tunisie, comme quelqu'un qui ne partage rien du tout ; elle ne fait que changer de balcon, de ciel et de mer. Elle avait cette qualité difficile à expliquer et presque impossible à imiter ; elle appartenait aux lieux sans sembler prisonnière d'aucun.

Elle était (elle est) une femme d'une élégance simple et discrète, ce qui est bien plus rare que l'élégance de l'ostentation. Elle avait un bronzage incroyable, une peau qui semblait garder le soleil, des jambes toniques, des yeux bruns en amande et des reflets dorés dans ses cheveux châtain foncé, magnifiques, qui encadraient son visage avec une beauté naturelle et exotique. Elle n'avait pas besoin de s'annoncer. Elle entraînait et la pièce se réorganisait discrètement.

Il y avait en elle une vraie *sprezzatura*, une fermeté élégante et sans effort. Une manière d'être qui ne demandait pas l'autorisation et, pour cette raison même, avait rarement besoin de la refuser. Elle pouvait être douce sans être fragile, sensuelle sans être évidente et distante sans être froide. Ces femmes existent peu souvent ; quand elles existent, elles laissent dans la mémoire un trait qui ne disparaît pas, qui change seulement de netteté.

Peut-être que ce livre est cela, une tentative de rendre de la netteté à certaines images. Le café à Paris. L'exposition d'art. La maison à Saint-Tropez. L'appartement à Monaco. Les voyages soudains en Italie, dans le sud de la France et au Portugal. Les nuits où le luxe n'était pas l'argent, mais la disponibilité. J'appelais et je disais : Je vais quelques jours en Italie. Tu es disponible ? Et elle l'était. Ou semblait l'être. Ou voulait l'être. Parfois cela suffit à allumer toute une vie pendant quelques heures.

Je n'écris pas pour corriger le passé. Ce serait inutile et, franchement, un peu pathétique. J'écris pour mieux le comprendre. Pour saisir comment certaines femmes deviennent des pays, comment certains voyages deviennent des chapitres et comment certains livres nous apprennent à reconnaître une scène à l'instant exact où elle est en train d'avoir lieu.

C'est donc le premier livre d'une série intime. Un livre sur une femme, oui, mais aussi sur l'homme que j'étais quand je l'ai rencontrée, sur l'homme que j'ai cru être pendant que je l'aimais et sur l'homme qui est resté ensuite. Parce qu'aucune femme que nous aimons véritablement ne demeure pas seulement en elle-même. Elle se met aussi à vivre dans la manière dont nous regardons une ville, choisissons un vin, entrons dans une chambre, fermons une porte ou partons tôt le matin avant que la vie ne demande des explications.

Commençons donc par Paris.

1

La femme qui était déjà assise

Paris — Café de Flore, Saint-Germain-des-Prés.

Elle était déjà assise à la terrasse du Café de Flore quand le serveur posa mon café sur sa table.

— Celui-là doit être à lui, dit-elle, sans me regarder.

Elle désigna la tasse du menton.

Le serveur corrigea l'erreur avec la vitesse sèche de quelqu'un qui avait déjà traversé trop souvent cet intervalle ridicule entre deux tables. Les chaises en osier se touchaient presque. Mon genou, si je ne faisais pas attention, pouvait présenter ses excuses au sien avant moi. Sur le boulevard Saint-Germain passait un autobus avec une publicité pour une exposition Matisse. Un couple américain photographiait sa propre tarte au citron. Deux hommes en costume sombre faisaient semblant de parler affaires et écoutaient une jeune Anglaise contester l'addition. Les Parisiens jouaient le numéro le plus difficile : faire semblant de ne remarquer personne.

Elle avait un livre ouvert, mais ne lisait pas. Ou lisait avec cette indiscipline de quelqu'un qui n'a pas besoin de suivre les lignes ou les pages pour comprendre l'histoire. Lunettes de soleil sur la table, téléphone portable retourné, écran contre la table, et un petit sac marron appuyé contre la chaise. Elle portait une chemise blanche, simple, avec les manches retroussées et une jupe sombre. Ses cheveux châtain foncé étaient attachés d'une manière qui semblait provisoire et ne tombaient pas. Elle avait un léger hâle, peu parisien cet après-midi-là.

— Sartre, Beauvoir, Camus, Baldwin, Picasso, dit-elle, en lisant une phrase du menu ou peut-être en répétant une vieille irritation. Et maintenant Kit Carter, bien sûr.

Je répondis avant d'avoir eu le temps de choisir le silence.

— Kit Carter n'est entré au Flore qu'après être né dans un guide mal imprimé.

Elle se tourna lentement. Elle ne sourit pas tout de suite. D'abord, elle me regarda comme quelqu'un qui vérifie si cela valait la peine d'y consacrer une réponse.

— Tu écoutais.

— La table n'aide pas à l'intimité.

Alors elle sourit. Peu. Le serveur comprit que, pour l'instant, les deux tables n'étaient plus séparées que par convention. Elle referma le livre en gardant un doigt pour marquer la page.

— Peut-être que j'ai dit Kay Boyle.

— Tu as dit Kit Carter.

— Alors le guide était vraiment mauvais.

— Ou tu provoquais quelqu'un.

— Je tuais le temps.

Ma tasse arriva enfin sur ma table. Je remuai le café sans sucre, plus pour occuper mes mains que par goût. Elle le remarqua.

— Portugais ?

— À ce point évident ?

— Tu as remué le café avant de le boire. Un Italien aurait protesté contre la tasse. Un Français aurait protesté auprès du serveur. Toi, tu as présenté tes excuses à la cuillère.

— C'est de l'anthropologie de terrasse.

— C'est ce qu'il y a.

Elle parlait un français parfait, mais il y avait un autre son en dessous. Ce n'était pas un accent. C'était un pli. Quand elle demanda plus d'eau au serveur, elle le fit sans effort. Quand le téléphone vibra, elle regarda l'écran, refusa l'appel et le reposa au même endroit. L'appel se répéta. Elle appuya sur un bouton, retourna l'appareil écran contre la table et reprit avec moi.

— Et toi ? demandai-je.

— Moi quoi ?

— D'où tu viens, pour pouvoir te moquer des Italiens, des Français et des Portugais dans la même phrase ?

— Je suis née en Algérie.

Elle n'ajouta pas Paris, famille, travail, argent, hôtels, maisons. Elle dit seulement l'origine. Plus tard, j'apprendrais certaines choses et je continuerais à en savoir peu. À ce moment-là, je n'insistai pas.

— Alors Camus est un terrain dangereux.

— Seulement quand on le cite par paresse.

— Et ça arrive souvent par ici.

— Tout le temps.

Elle s'adossa à sa chaise. La chemise s'ouvrit légèrement au niveau du cou, sans intention. Elle portait un collier discret, à moitié caché. Je le vis. Je vis aussi la peau soignée, le poignet fin et la manière dont elle tenait son verre. Il aurait été ridicule de feindre le contraire.

— Tu lis Camus ? demanda-t-elle.

— Je l'ai lu.

— Tu as aimé ?

— Oui. Puis j'ai cessé d'aimer certaines personnes qui l'aimaient à voix haute.

Cette fois, elle rit. Un rire bref, mais ouvert.

— C'est juste.

— C'est un peu lâche.

— Ça peut aussi être juste.

Elle leva la main pour appeler le serveur. Elle n'éleva pas la voix. Elle ne claqua pas des doigts. Il vint aussitôt. Elle commanda un café crème et demanda si la table près de la vitre serait libre plus tard. Le serveur répondit que peut-être, cela dépendait. Elle dit un nom. Le peut-être disparut.

— Tu attends quelqu'un ? me demanda-t-elle.

— Un ami. Pedro Rocha. Il doit être perdu à dix minutes d'ici depuis une demi-heure.

— C'est un défaut portugais ?

— Non. Pedro est ponctuel quand personne n'a rien prévu.

Elle prit le livre. La couverture était usée. Je reconnus Apollinaire, Al-cools, dans une édition de poche française, de celles qui semblent avoir connu plusieurs sacs et peu de soins.

— Apollinaire est plus utile au quartier mort qu'au quartier vivant, dis-je.

Elle regarda le livre, puis l'auvent rouge du Flore. De l'autre côté, un peu plus bas, Les Deux Magots recevaient leur quota de photographies. L'église de Saint-Germain-des-Prés était tout près. Un scooter monta à moitié sur le trottoir, frôla presque une chaise, et personne ne se leva. Le serveur insulta le conducteur en français.

— Ce quartier est indécent, dit-elle.

— À cause des prix ?

— Aussi. Mais je pensais aux écrivains. Ils vendent des morts à des gens qui ne les ont pas lus.

— Les morts sont faciles à vendre. Ils ne corrigent pas les anecdotes.

— Et toi, tu les as lus ?

— Quelques-uns. Moins que je n'aurais dû. Plus que cela ne semblait prudent.

Elle inclina la tête. Ses yeux étaient bruns, attentifs sans devenir durs. Elle regarda une fois vers la sortie de la terrasse, comme quelqu'un qui vérifie qu'il peut partir sans demander la permission.

— Sartre et Beauvoir, oui, dit-elle. Le Flore, Les Deux Magots, les tables, la mise en scène. Camus passe par ici chaque fois que quelqu'un a

besoin de donner du poids à un café. Breton, Aragon, Éluard, Apollinaire, chacun avec son coin de rue véritable ou inventé. Hemingway entre quand ils veulent vendre une bouteille. Baldwin, au moins, gâche encore le confort de ceux qui le lisent.

— Picasso ?

— Picasso entre dans n'importe quelle salle où quelqu'un a besoin de prouver qu'il a été près du XXe siècle.

— Tu es toujours aussi patiente avec la culture ?

— Quand je suis seule, oui.

— Tu as l'air seule.

Elle ne répondit pas tout de suite. Elle but de l'eau. L'ongle de son index toucha deux fois le verre. Elle ne parut pas nerveuse. Elle parut choisir de me donner ou non une réponse simple.

— Je suis seule en ce moment.

— C'est une bonne correction.

— Et toi ? Tu es seul ?

— Un peu des deux.

— Réponse d'homme marié.

La phrase aurait pu être une provocation facile. Elle ne le fut pas. Elle la dit avec curiosité, peut-être avec expérience. J'aurais pu mentir par vanité, ou jouer une petite comédie de disponibilité absolue. Je ne le fis pas. Je crois que je ne force pas le souvenir.

— Divorcé, dis-je. Avec une longue histoire derrière. Traitée avec plus de respect que de compétence, probablement.

Elle accepta. Elle ne demanda rien sur des enfants, des avocats ou des rancœurs. Elle se contenta de toucher le livre fermé.

— Et tu continues à lire ?

— Je continue.

— Pourquoi faire ?

— Pour ne pas me retrouver réduit à mes propres phrases.

Son café crème arriva. Le serveur posa la tasse au bord de la table, près de moi, et elle la tira vers elle sans le regarder. Le mouvement rapprocha sa chaise de la mienne. Je gardai son odeur un instant, un parfum propre, chaud, avec une note de thé ou de fleur séchée que je ne parvins pas à nommer. J'eus envie de le nommer. Par chance, je ne le fis pas.

— Tu écris ? demanda-t-elle.

— Parfois.

— Ça veut dire oui.

— Ça veut dire que j'ai honte de répondre oui.

— Tu écris sur quoi ?

— Des livres. Des voyages, quand ils tournent mal. Des gens, quand ils tournent plus mal encore.

Elle devint sérieuse pendant une demi-seconde.

— Les gens se reconnaissent, d'habitude ?

— Ceux qui ne devraient pas.

— Et ça ne te dérange pas ?

— Ça me dérange. Pas assez pour me rendre vertueux.

La réponse resta là. Un taxi s'arrêta près du trottoir. Une dame avec des sacs de courses tenta de passer entre les tables et cogna l'un d'eux contre le dossier de ma chaise. Je m'excusai, même si c'était sa faute. La femme à la table voisine sourit dans son verre.

— Tu t'excuses toujours ? demanda-t-elle.

— Seulement quand j'ai raison.

— Ça fatigue ?

— Moins que discuter.

Elle prit les lunettes de soleil sur la table et les mit, non pour se protéger du soleil, qui frappait déjà de côté et faiblement, mais pour changer la distance. Elles lui allaient bien. Sur elle, les choses semblaient choisies pour leur utilité avant d'être belles. Plus tard, dans d'autres villes, je comprendrais que cette impression n'était que partiellement vraie.

— Tu as traité le Flore d'imposture culturelle — dis-je, bien qu'elle n'eût pas employé ces mots.

— Je l'ai fait.

— Et tu restes ici.

— J'aime le café. Je ne suis pas obligée d'aimer le mythe.

— La tasse n'y est pour rien.

— Non. Mais on la facture comme si elle y était.

Elle retira de nouveau ses lunettes. Les touristes à côté commandèrent deux croque-monsieur et prononcèrent monsieur comme s'ils demandaient pardon à une ancienne monarchie. Un jeune Français, beau et conscient de l'être, passa devant la terrasse avec un paquet de cigarettes à la main. Il la regarda. Elle le vit regarder, mais ne lui accorda pas la courtoisie d'une réaction.

— Le Flore et le Deux Magots servent à ça — dit-elle.

— À quoi ?

— À voir qui arrive et regarde le premier celui qui est déjà en train de regarder.

— Et tu avais besoin de ça ?

— Aujourd'hui, j'avais besoin d'un café et de dix minutes sans chiffres.

Elle posa la tasse sur la soucoupe avec soin.

Le téléphone vibra encore. Cette fois, elle répondit. Elle parla d'abord en français, par phrases courtes, puis passa à l'arabe pendant quelques secondes. Je ne compris presque rien, seulement un prénom féminin, *Moni* ou *Mona*, et le mot « demain ». Sa voix ne monta pas. Elle ne s'adoucit pas non plus. Quand elle raccrocha, elle fit un bref geste de la main.

— Des chiffres ? demandai-je.

— Le travail.

— Quel travail ?

— Suffisant pour qu'on m'appelle quand je suis assise.

— Ça veut dire que tu ne veux pas expliquer.

— Là, je n'en ai pas envie.

Précise. J'aimai ce trait chez elle. Chez quelqu'un d'autre, il aurait pu paraître arrogant. Chez elle, il fermait le sujet.

— Tu as un nom ? demandai-je.

— J'en ai un.

— Je peux en connaître un ?

— *Mia*.

— Seulement *Mia* ?

— Pour l'instant, ça suffit.

— Moi, je suis...

— Je sais que tu es portugais.

— Ce n'est pas un nom.

— Tant mieux.

Je lui dis mon nom. Elle le répéta une fois, avec certaines lettres plus douces qu'en portugais, et le laissa là. J'essayai de ne pas montrer que j'avais aimé l'entendre dans sa bouche.

Pedro Rocha apparut quand la conversation n'avait déjà plus besoin de lui. Il arrivait avec la veste ouverte, la barbe de trois jours de quelqu'un qui qualifie son retard de style, et l'air satisfait d'un homme qui trouve toujours le moyen d'être pardonné. Il portait sous le bras un journal plié et, sur le visage, l'expression de quelqu'un qui venait de gagner une dispute avec un chauffeur de taxi qui ne savait pas qu'il était en train de discuter.

— Je suis en retard — dit-il en se penchant pour me saluer.

— Tu as déjà dépassé le stade, c'est une catégorie professionnelle.

Pedro regarda *Mia*, puis moi, puis les tasses, puis la distance entre les chaises. Il avait ce talent désagréable des amis qui nous connaissent bien : il comprenait vite et commentait quand ça l'arrangeait.

— J'interromps ?

— Oui — dit Mia.

Pedro fut enchanté.

— Excellent. Alors je m'assieds.

Il commanda un café et une eau gazeuse avant même que la chaise ait cessé de grincer. Il la salua avec politesse, sans en faire un épisode à mon sujet. Mia lui donna son nom. Il lui donna le sien. Pendant quelques minutes, la conversation revint au quartier, aux cafés, aux écrivains morts et aux vivants qui se comportaient plus mal. Pedro connaissait bien ce théâtre. Il avait travaillé entre Lisbonne, Porto et Paris, dans des banques, de grandes entreprises et des déjeuners où personne ne disait exactement ce qu'il voulait.

— Le Flore est moins coupable qu'on le dit — affirma-t-il. Au moins, il sert des boissons. Il y a des fondations culturelles qui ne font même pas ça.

— Tu travailles avec l'art ? — demanda Mia.

— Non. Pour ça, il aurait fallu du talent ou du courage. Je n'ai eu ni l'un ni l'autre en excès.

Elle rit. Pedro comprit qu'il pouvait continuer, mais eut le rare bon sens de ne pas faire son numéro.

— Et toi ? — demanda-t-il. Tu es à Paris pour le travail ?

Mia regarda la rue avant de répondre.

— Je vis ici. Mais ce soir, je vais à un vernissage.

Pedro se redressa.

— D'art ?

— Oui.

— Le tien ?

— Non. Celui d'une amie.

— Peinture ?

— Peinture et quelques petites pièces. Elle les appelle des objets, quand elle est fatiguée d'expliquer.

— Française ?

— Parisienne. Elle a passé des années à New York et vient de rentrer.

— Ça donne généralement mauvais caractère ou de bons contacts.

— Dans son cas, les deux.

— C'est où ?

— Dans un cabinet d'avocats, près d'Iéna. Avenue Kléber.

Pedro me regarda, méfiant.

— De l'art dans un cabinet d'avocats, dit-il. Paris parvient encore à me surprendre par son absence de honte.

— Ce n'est pas une absence de honte, dit Mia. C'est un loyer bien payé.

— Tu y vas maintenant ?

Elle but un peu de café. Puis me regarda.

— Oui. Vous pouvez venir avec moi, si vous voulez.

— Tu nous invites ?

— Oui. C'est petit. Des avocats, des clients, quelques collectionneurs, deux ou trois personnes qui achètent avant de savoir si elles aiment. Mon amie a besoin d'une salle pleine.

— Et nous, on sert à quoi ?

— À ce que ce ne soient pas seulement des gens de bureau.

— C'est une fonction digne, dit Pedro.

Il se tourna vers moi.

— Tu veux y aller ?

— J'allais prendre un verre avec Pedro et écouter ses excuses.

— Ça, tu peux le faire dans l'Uber.

— Alors je veux bien.

— Tu aimes l'art ?

— J'aime certaines œuvres.

— Camille t'en remercie.

— Camille ?

— L'artiste.

— Joli prénom, dit Pedro.

— Elle le pense aussi. C'est pour ça qu'elle signe seulement C. Morel. Pedro leva la main pour faire signe au serveur.

— À quelle heure ?

— À huit heures.

— On devrait arriver plus tard, pour faire croire qu'on a une vie ?

— On y va maintenant.

Pedro accepta d'un signe de tête.

— Allons-y alors, dis-je.

Mia prit son téléphone, écrivit un court message et attendit. La circulation s'épaississait sur le boulevard. Un camion de livraison s'arrêta en double file. Le serveur traversa la confusion avec un plateau plein et ne perdit pas une goutte.

Son téléphone s'alluma. Elle lut la réponse, écrivit deux mots de plus et le rangea dans son sac.

— J'ai commandé un Uber, dit-elle.

Elle se leva. La chaise recula juste ce qu'il fallait, elle attrapa ses lunettes, le livre entra dans le sac sans perdre la page, la chemise retomba au bon endroit. Certains regardèrent. D'autres firent semblant que non. Je mis

plus de temps à retrouver ma veste qu'elle à sortir d'une conversation qui venait à peine de commencer.

Nous quittâmes la terrasse pour le trottoir étroit. Le Flore resta derrière nous avec ses tasses, ses tables serrées et ses morts rentables. À côté, un homme se disputait au téléphone près de l'auvent. Une fille attachait ses cheveux en marchant. Les Deux Magots, de l'autre côté, avaient la queue. L'église se trouvait un peu plus loin, entre une camionnette arrêtée et un groupe de téléphones levés.

Pedro marchait devant. Il parlait français et portugais dans la même phrase, une capacité qui, chez lui, tenait moins du cosmopolitisme que d'un désordre utile. Mia marchait à côté de moi. Pas trop près. Assez près pour que je remarque que son pas ne s'ajustait pas au mien ; il obligeait le mien à choisir.

Je m'arrêtai près d'un passage piéton. Elle continua d'un pas et attendit. L'Uber qu'elle avait commandé approchait lentement, coincé entre une moto et une camionnette blanche.

— Tu invites souvent des inconnus aux vernissages de tes amies ? demandai-je.

— Non.

— Pourquoi aujourd'hui ?

— Camille est revenue de New York avec trop de gens autour d'elle et trop peu de gens près d'elle.

— Et nous, on est des gens près ?

— Non. Vous êtes des inconnus. Parfois, c'est plus reposant.

— C'est de la confiance ?

— C'est un petit pari.

L'Uber s'arrêta. Pedro ouvrit la portière avant et monta. Mia resta avec moi près de la portière arrière. La vitre nous renvoya un instant : moi, la veste à la main, elle, de nouveau avec ses lunettes, le petit sac, le livre dedans, la nuit encore sans forme.

Elle entra la première. Pedro, devant, continuait d'expliquer au chauffeur que non, ce n'était pas pour la tour Eiffel, c'était tout près, et que oui, il y avait une différence. Je m'assis à côté d'elle. La portière se referma avec un bruit banal. Par la fenêtre, la table où je l'avais vue pour la première fois était déjà occupée par deux personnes qui regardaient les menus.

La voiture démarra sur le boulevard Saint-Germain. Pedro parlait vers l'avant. Mia regardait par la fenêtre. J'étais assis à côté d'elle, la veste sur les genoux, à écouter l'adresse qu'elle confirmait au chauffeur de l'Uber,

OCTÁVIO VIANA

après que Pedro eut embrouillé l'homme et essayé de modifier l'itinéraire tracé par l'application.

2

L'art dans le cadre de la loi

Paris — cabinet d'avocats près d'Iéna.

La chemise noire apparut presque à la fin.

Camille l'apporta sous le bras alors que j'avais déjà réduit la soirée à une séquence administrable : l'arrivée, les œuvres, Mia faisant corriger des épreuves couleur, le baiser dans l'antichambre, ma chemise mal rajustée et Pedro faisant semblant de ne rien voir. Il manquait encore le dessin.

Quelques heures plus tôt, l'Uber nous avait déposés entre l'avenue Kléber et la place d'Iéna, derrière une camionnette blanche arrêtée en double file. Nous sommes sortis et nous sommes restés quelques secondes dans la rue.

L'immeuble était clair, haut et propre. Il n'y avait aucun mouvement à l'entrée. Seulement une plaque à côté de la porte.

Noms français. Deux patronymes à trait d'union. Un sigle anglais. Droit commercial, arbitrage et fiscalité internationale.

J'ai tout lu jusqu'au bout, et Pedro aussi.

Pas un mot sur la peinture.

— C'est ici ? demanda-t-il.

Mia était déjà sur le trottoir, le téléphone à la main. Elle ne regarda pas la plaque.

— Oui.

— Ça ne ressemble pas à une galerie.

— Ce n'en est pas une.

Elle ne toucha pas à l'interphone. Elle écrivit deux mots. La porte s'ouvrit avec un déclic.

Pedro regarda la plaque.

— Ça s'est ouvert tout seul ?

— Non, dit-elle. Quelqu'un a ouvert.

Nous sommes entrés.

Le hall sentait les fleurs sans parfum. Une réceptionniste se leva derrière un bureau bas. Elle regarda d'abord Mia, puis nous, et, dans cet ordre, presque tout fut établi.

— Bonsoir, madame. Camille vous attend.

Mia lui répondit en l'appelant par son prénom, puis nous désigna d'une inclinaison minime de la main.

— Ils sont avec moi.

La réceptionniste écrivit sur une tablette. Elle ne demanda ni invitation, ni document, ni explication. Au fond, une porte vitrée laissait voir un couloir avec de petites plaques : associés, salles de réunion, noms avec des initiales et titres en anglais là où le français ne suffisait plus.

L'ascenseur arriva avec un bip. Parois en bois, miroir étroit et lumière blanche au-dessus. Pedro passa la main dans ses cheveux. Moi, je remarquai mon blazer et le pan de chemise sorti du pantalon. Mia resta entre nous, les yeux sur les chiffres au-dessus de la porte.

— Tu es sûre que c'est une exposition ? demandai-je.

— Camille appelle ça un vernissage.

— Et toi ?

— Une salle pleine.

— D'avocats ?

— Quelques-uns.

Pedro rit.

— Tu travailles dans l'art ?

— Parfois.

— Parfois, c'est un très vaste métier.

— Seulement pour ceux qui ont besoin d'expliquer.

Les portes s'ouvrirent.

Au huitième étage, une autre réception, plus petite. Une jeune fille nous remit des cartes blanches, sans logo. Mia passa le pouce sur le bord de la carte, la leva à la lumière et la glissa dans son sac. Je gardai la mienne à la main, attendant de comprendre si c'était une invitation ou un reçu.

Les salles de réunion avaient les portes ouvertes et restaient des salles de réunion : tables ovales, fauteuils en cuir, bouteilles d'eau alignées, blocs-notes empilés et écrans éteints. Aux murs, entre des photographies d'associés et des diplômes, pendaient des œuvres récentes. Certaines semblaient provisoires là ; d'autres semblaient savoir exactement où elles étaient entrées.

La première toile occupait le bout d'une grande salle. Rouge sombre, lignes blanches et un cartel discret : C. Morel, Étude pour une ville fermée. Un avocat à la barbe courte expliquait à deux femmes que l'artiste travaillait sur le retour. Il disait « retour », les mains dans les poches.

Mia s'approcha. Elle ne regarda pas longtemps la toile. Elle prit le catalogue posé sur la table.

— Qui a approuvé ça ?

L'avocat s'interrompt.

— Pardon ?

Elle tourna le catalogue dans sa direction.

— L'épreuve. Le rouge est mort.

Il regarda la page, puis la toile.

— L'impression change toujours un peu.

— Ce n'est pas ce que j'ai demandé.

Antoine apparut derrière nous avant que quelqu'un ne l'appelle à haute voix. Cheveux grisonnants trop tôt, costume bleu sans un pli et visage d'homme habitué à résoudre les problèmes avant qu'ils ne deviennent visibles. Il salua Mia avec précaution.

— Tu as déjà commencé ?

— Qui a approuvé ?

Antoine prit le catalogue. La jeune fille de la réception s'approcha de deux pas.

— L'imprimerie l'a livré ce matin — dit-il.

— L'imprimerie imprime. Quelqu'un approuve.

Il accepta la phrase sans défendre son territoire.

— Appelle Étienne.

La jeune fille sortit.

Pedro se pencha vers moi.

— Finalement, c'est qui, elle ?

— Je ne sais pas.

— Mauvais signe.

Mia referma le catalogue et l'aligna avec le bord de la table.

— Camille l'a vu ?

— Pas encore — dit Antoine.

— Alors montre-le-lui avant qu'elle le voie elle-même, sans que personne l'ait prévenue.

Antoine sourit, mais pas avec joie.

— Mia, c'est une inauguration.

— L'œuvre le sait aussi.

L'avocat à la barbe courte cessa d'expliquer le retour. Une des femmes s'éloigna de la toile et se mit à regarder Mia avec plus d'intérêt que pour la peinture.

Pedro apparut avec trois verres. Il en tendit un à Mia, un autre à moi et garda le troisième.

— Aux imprimeries qui donnent encore du travail à tout le monde.

— Ne bois pas trop tôt — dit Mia.

— J'ai mal commencé ?

— Non. Mais garde-toi pour après.

Elle but peu. Je l'imitai mal.

Camille Morel entra dans la salle avec un dossier fin sous le bras. Cheveux courts, robe noire et chaussures plates. Elle n'avait pas l'air d'une artiste un soir de fête. Elle avait l'air d'une femme qui réglait trois problèmes d'un mot.

Mia se tourna vers elle.

Camille l'embrassa sur les deux joues et s'écarta aussitôt pour mieux la regarder.

— Tu es venue.

— Je t'avais dit que je viendrais.

— Tu dis beaucoup de choses quand tu veux que j'arrête de t'appeler.

— Et ça a marché ?

Camille regarda le catalogue dans la main d'Antoine.

— Tu l'as déjà mise au travail ?

— Elle a commencé toute seule — dit-il.

— Naturellement.

Mia nous présenta. Pedro, « un ami portugais ». Moi, par mon nom. Camille nous serra la main avec fermeté et ne chercha pas à plaire.

— Tu as amené des hommes — dit-elle.

— Deux.

— Ils sont venus acheter ?

— L'un d'eux est venu boire.

Pedro leva son verre.

— Je n'exclus pas l'autre hypothèse.

— Bonne réponse — dit Camille.

Il y avait entre elle et Mia une intimité sans délicatesse ornementale. Petites agressions permises, comptes anciens et une confiance qui n'avait pas besoin d'explication. Je venais d'arriver et il y avait déjà des couloirs fermés derrière moi.

Antoine nous conduisit à travers la réception transformée en galerie. Il parlait d'accrochage, d'assurance, de transport, de la difficulté de suspendre certaines pièces dans un endroit où, le jour, on discutait de contrats et d'actions en justice. Une installation de verre et de cuivre divisait le couloir près des bureaux. Dans l'un d'eux, je vis un bureau propre, une cravate laissée sur une chaise et quatre dossiers à dos rouges.

— Celle-ci vient de Bruxelles — dit Antoine. — Archives judiciaires détruites légalement.

— Détruites légalement ? — demanda Mia.

— Bien sûr.

— Dommage.

Camille rit.

— Enfin quelqu'un le dit.

Antoine appela un assistant d'un geste bref. Il n'avait pas l'air de donner des ordres. Il avait l'air d'éviter qu'on lui mette les doigts dans la plaie.

On nous poussa vers la bibliothèque. Deux murs de livres de droit montaient jusqu'à une échelle fixée à un rail. Code civil, Code de commerce et un Code monétaire et financier plein de séparateurs jaunes. Arbitrage et jurisprudence en volumes lourds. Entre les dos, de petits dessins au fusain. Un serveur passait avec des verres. Un autre ramassait des serviettes abandonnées avec une pince.

Mia tira un volume de l'étagère. L'ouvrit au milieu, lut une ligne, le referma et remit le livre en place. Avant de retirer la main, elle redressa une étiquette de travers sur le volume d'à côté.

— Tu fais ça dans toutes les maisons ? — demandai-je.

— Quoi ?

— Corriger.

— Seulement quand c'est mal.

Il n'y avait pas assez de plaisanterie là-dedans pour que je puisse me protéger.

Un homme plus âgé s'approcha d'Antoine. Cheveux blancs, cravate sombre et une main dans le dos. Il ne se fraya pas un chemin. Les gens s'écartèrent d'avance. Quand il vit Mia, la phrase jaillit.

— Mia.

— Henri.

Ils se serrèrent la main.

— Tu es encore fâchée contre nous ?

— Vous avez corrigé ?

Henri sourit.

— Nous nous en occupons.

— Donc vous n'avez pas corrigé.

Il accepta. Il ne la traitait pas comme une invitée difficile. Il la traitait comme quelqu'un dont l'agacement avait un fondement.

— Vous êtes un ami de Mia ? — me demanda-t-il.

La question sembla banale. La réponse ne reposait sur rien.

— Nous nous sommes rencontrés aujourd'hui.

Henri la regarda. Elle n'aida pas.

— Alors vous êtes arrivé une nuit mouvementée.

— Elle vient à peine de commencer — dit Mia.

Henri se tourna vers un dessin au fusain.

— Camille t'a gardé le petit.

Mia ne bougea pas un muscle du visage.

— Quel petit ?

— Elle te dira.

Il s'éloigna avec Antoine.

Je restai devant un dessin : une maison vue d'en haut, sans toit, des pièces vides et des portes ouvertes sur des couloirs qui ne pouvaient pas exister. Une chaise écartée de la table. Un lit fait de trois lignes. Une valise près d'une porte sans issue.

— Tu aimes ? demanda Mia.

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il ne demande rien.

Elle me regarda. La réponse ne la satisfit pas, mais elle ne la jeta pas non plus.

Camille apparut avec deux verres d'eau. Elle en tendit un à Mia.

— Tu es en train de dire du mal de moi ?

— Pas encore.

— Alors tu es timide.

Mia désigna le mur.

— L'étiquette du troisième dessin est fausse.

Camille ferma les yeux.

— Ne me dis pas.

— Nabeul.

L'assistant arriva avec une tablette. Il s'approcha déjà vaincu.

— Ça a été retranscrit à partir de l'ancien fichier.

— C'est mal orthographié, dit Mia.

Camille arracha calmement l'étiquette du mur.

— Fais-en une autre.

— Maintenant ?

— Maintenant.

Antoine dit qu'il y avait des cartels vierges à la réception. L'assistant sortit. La petite étiquette arrachée du mur laissa un rectangle plus clair.

— Nabeul, dis-je à voix basse.

Mia entendit.

— Tu connais ?

— La ville de l'étiquette ? Oui. En Tunisie.

Je n'en dis pas plus. Camille non plus. L'étiquette resta dans sa main, pliée en deux.

C'est à ce moment-là que Laurent apparut.

Il avait le bronzage de quelqu'un qui n'explique jamais son calendrier, les cheveux gris peignés en arrière et un verre à la main. Il salua Mia par deux bisex légères, trop correctes pour être intimes et trop intimes pour me laisser intact.

— Je ne savais pas que tu étais à Paris.

— Je vis pratiquement à Paris, Laurent.

— Je te vois rarement.

— C'est comme ça que j'arrive encore à vivre ici.

Il rit. Puis il se présenta à moi.

— Laurent Vasseur.

Je lui serrai la main. Mia ne dit que mon prénom.

— Laurent achète les artistes tôt — dit-elle. — Parfois avant qu'ils sachent ce qu'ils veulent.

— Et Mia corrige avant d'acheter, avant de vendre et avant de laisser respirer.

— Seulement quand c'est mal.

— Alors tu as encore une longue vie devant toi.

Ils parlèrent d'une épreuve bleue, d'un collage et d'une exposition à Marseille. Ils ne parlèrent pas de ce dont je voulais qu'ils parlent. Ils parlaient de choses vues avant moi.

Laurent regarda l'étiquette arrachée.

— Tu fuis encore quand on parle de Nabeul ?

Mia posa son verre.

— Non. Pas aujourd'hui.

— Miracle.

— Ça doit être ça.

Il leva la main, acceptant le mépris de la réponse.

Au moment de prendre congé, il lui toucha l'avant-bras. Un geste bref, social et entraîné. Elle ne s'écarta pas. Je restai à regarder l'endroit exact où sa main avait été.

— Ne fais pas cette tête — dit-elle.

— Quelle tête ?

— Celle qui essaie de comprendre.

La phrase m'irrita parce qu'elle m'avait pris sur le fait.

— C'est normal.

— Calme-toi. Tu comprendras vite comment les choses fonctionnent.

Elle posa mon verre à côté du sien.

— Viens.

Nous traversâmes une salle où deux femmes discutaient de la hauteur d'une photographie. Mia passa sans s'arrêter.

— Deux centimètres plus haut — dit-elle.

L'une d'elles regarda le mur. La discussion prit fin.

Nous entrâmes dans un bureau d'angle. Le mur extérieur était presque entièrement vitré. Dehors, au-dessus des toits et des arbres sombres, la tour Eiffel apparaissait coupée par l'encadrement. À l'intérieur, un avocat parlait d'une acquisition près d'une sculpture en résine, sans la regarder.

Mia resta près de la fenêtre. La vitre reflétait sa chemise blanche, sa jupe sombre et son visage de profil. Je m'arrêtai derrière elle.

— Tu veux me demander qui je suis — dit-elle.

— Oui.

— Ne demande pas ici.

— Pourquoi ?

— Parce que tu aimeras trop une réponse incomplète.

Elle baissa les yeux vers ma bouche. Puis elle regarda de nouveau la vitre.

Je m'approchai.

— Pas ici.

— Je n'ai rien fait.

— Pas encore.

Elle sortit avant que je trouve une réponse.

Je la suivis par un couloir latéral, loin de la réception. À droite, des bureaux fermés. À gauche, un espace de service avec une machine à café, du thé, un petit réfrigérateur et une fenêtre sans vue. Plus loin, une plaque indiquait les toilettes et une salle privée. Mia poussa la porte de l'antichambre.

— Tu connais le bureau ?

— Je connais les portes.

La porte se referma derrière nous.

L'antichambre était petite, en bois clair, avec un canapé étroit, un grand miroir et deux portes menant à des toilettes individuelles. Sur la console, des serviettes pliées et des fleurs dans un vase bas. La musique filtrait sous la porte. Des pas dans le couloir, une voix, puis rien.

Mia resta devant le miroir et me regarda dans le reflet.

— C'est stupide.

— Oui.

— Les choses stupides sont souvent les plus amusantes.

Elle se retourna. Sa main monta jusqu'à mon col, comme si elle corrigait quelque chose. Je lui touchai le poignet. Elle ne retira pas la main.

— Mia.

— Ne parle pas trop.

Je l’embrassai.

Le premier baiser vint sans la moindre retenue. Les dents, la respiration mal maîtrisée, ma main cherchant l’autorisation et la sienne corrigeant le chemin. Elle m’attrapa par la nuque. Le canapé me heurta l’arrière des genoux. Nous ne nous assimes pas. Le vase trembla quand mon bras toucha la console.

Elle recula d’un demi-pas. Elle revint. Sa main passa sous ma veste, agrippa la chemise à la taille. Je touchai ses cheveux et défis une partie de ce qui était attaché. Elle me mordit la lèvre, un peu. Suffisamment.

— Lentement — dit-elle.

Je posai la main sur sa taille. Elle laissa faire, puis me saisit le poignet et le guida plus bas. Il n’y eut pas de pause. Il y eut des instructions. Ma hâte devint ridicule dans sa main.

Des pas dans le couloir.

Nous nous arrêtâmes.

Une femme dit « demain matin ». Un homme répondit quelque chose à propos d’une signature. Les voix s’éloignèrent. La musique revint, assourdie.

Mia appuya son front contre mon menton. Elle respirait mal. Moi, pire.

— N’essaie pas de me comprendre — dit-elle.

— Je n’essaie pas.

— Si.

Il n’y avait pas assez d’accusation pour que je puisse me défendre.

Elle m’embrassa de nouveau, plus lentement cette fois. Sa main monta jusqu’à mon visage. Pendant quelques secondes, la salle, les catalogues, Laurent, Henri et l’étiquette arrachée restèrent de l’autre côté de la porte. Pedro, je ne sais pas où il était. Puis le miroir redevint trop clair.

Elle s’écarta la première.

— Ça suffit.

— Oui.

— Remets-toi en ordre.

Elle se rajusta devant le miroir. Elle rattacha ses cheveux, laissa une mèche libre, essuya le coin de sa bouche avec une serviette humide et m’en passa une autre.

— Tu es marqué.

Je passai la serviette sur ma lèvre. Il y avait du sang.

— C’est toi ?

— C’est moi.

— Je dois remercier ?

— Tu devrais te taire.

J'obéis.

Elle entrouvrit la porte.

— Bibliothèque d'abord. Puis réception.

— Tu as ça bien organisé.

— Je sais improviser.

Le couloir était vide. Dans la bibliothèque, l'assistant collait une nouvelle étiquette près du troisième dessin. Camille avait les bras croisés. Elle nous vit entrer. Elle regarda d'abord la bouche de Mia, puis ma chemise. Elle comprit.

Pedro apparut avec une coupe de champagne et me la tendit sans commentaire.

— Vous vous êtes perdus ?

— Dans la bibliothèque — dit Mia.

— Il y a des couloirs, dans le droit français, qui n'en finissent jamais.

— On a trouvé la sortie.

Il regarda ma lèvre pendant moins d'une seconde. Puis il me présenta à une femme en robe verte qui parlait vite de résidences artistiques en Méditerranée. Elle reconnut Mia aussitôt.

— Les pages de Nabeul étaient de toi, non ?

Mia resta immobile.

— Elles étaient de Camille.

— Elles semblaient être de toi.

— Elles auraient pu, mais elles ne l'étaient pas.

La femme rit. Camille, de l'autre côté, non.

Je bus une gorgée de champagne. Pedro avait visé juste : c'était ce dont j'avais besoin.

Antoine s'approcha avec Laurent et l'assistant de la galerie. Ils parlaient de la plus grande pièce, d'une possible réservation pour un client suisse et des catalogues qui ne pouvaient plus sortir comme ça. Mia demanda qui gardait les droits de reproduction, qui approuvait les recadrages et qui envoyait les images corrigées. L'assistant hésita. Antoine répondit pour lui. Laurent l'observait comme quelqu'un qui l'avait déjà vue faire cela dans d'autres pièces.

— Et toi ? — demanda Laurent, en se tournant vers moi. — Tu collectionnes ?

— Certaines choses.

Mia regarda le verre.

— Huiles ? Sculpture ? Photographie ? — demanda Laurent.

— Et mauvaises décisions.

Pedro étouffa une toux. Laurent sourit sans se compromettre. Mia ne me sauva pas. Ce fut ce qu'elle fit de mieux.

Camille revint avec le dossier noir sous le bras.

La salle ne se tut pas, mais elle se resserra. Antoine interrompit une phrase sur le transport. Laurent détourna les yeux vers la fenêtre. L'assistant fit semblant de chercher quelque chose sur la tablette.

Camille posa le dossier sur la table de la bibliothèque.

— Viens voir ça.

Mia s'approcha.

— Maintenant ?

— Maintenant.

Camille écarta deux catalogues et une bouteille d'eau. Elle sortit un petit dessin, sur papier épais. Il n'était pas encadré. Une autre maison vue d'en haut, mais celle-ci avait une fenêtre claire au milieu du fusain, presque cachée.

Elle le tendit à Mia.

— Celui-ci n'est pas à vendre.

— Camille.

— Ne discute pas.

Mia tenait le papier par les bords. Jusque-là, je l'avais vue corriger, couper, entrer, sortir, embrasser et faire taire. Devant ce dessin, elle resta sans fonction.

— C'est la maison de Nabeul ?

Camille secoua la tête.

— Non.

— Alors laquelle ?

— Tu le sais très bien.

La phrase ne fut pas dite fort. Malgré tout, quelques personnes cessèrent de remuer leurs verres. Antoine regarda la table. Laurent resta immobile. Pedro respecta la scène, chose rare chez lui.

Je ne compris pas. C'était ma place, ce soir-là.

Mia ferma les yeux un instant. Quand elle les rouvrit, ils étaient secs. Camille lui toucha le bras d'une manière que je ne compris pas. Cette nuit-là, je ne comprenais pas grand-chose.

— Prends-le.

— Non.

— Tu le prends.

— Camille.

— Pour que tu n'oublies pas. S'il te plaît, prends-le.

Mia ravala quelque chose de moins bien rangé que l'émotion.

— Merci.

Camille haussa les épaules.

— Je vais encore te demander de corriger le catalogue.

Mia eut un petit rire. Elle glissa le dessin dans la chemise et la cala sous son bras. Puis elle revint à la salle, aux verres, aux questions techniques et à la couleur des épreuves. Mais la table avait changé, avec la bouteille d'eau déplacée et le rectangle vide où le papier s'était trouvé.

La réception commença à se vider. Des manteaux sortaient du vestiaire. Des conversations urgentes naissaient près de l'ascenseur. La fille de l'accueil gardait le sourire, mais ses chaussures la trahissaient déjà.

Pedro reçut un message.

— J'ai un dîner qui a commencé il y a quarante minutes.

— Ce n'est encore que l'entrée — dis-je.

— C'est avec des architectes. Si j'arrive plus tard, ils auront peut-être déjà décidé que la chaise inconfortable est un concept à moi.

Il dit au revoir à Mia en lui faisant deux bises. Il lui glissa quelque chose à l'oreille qui la fit rire. À moi, il donna une brève accolade.

— Ne sois pas con.

— Tu peux préciser ?

— Je pourrais. Mais je ne vais pas le faire, putain de merde.

Le Portugais ordurier vivait en lui.

Il entra dans l'ascenseur avec la femme en robe verte et un Japonais qui portait un catalogue sous le bras.

Je me retrouvai sans mon alibi.

Mia le vit partir et me regarda.

— Ton ami t'a abandonné.

— Lui, il appelle ça faire confiance.

— Et toi ?

— Abandon.

Elle posa son verre sur un plateau qui passait. Elle serrait la pochette noire contre son corps.

— On y va.

— Où ça ?

— Dehors.

Nous prîmes congé d'Antoine. Il la remercia pour quelque chose qu'il ne nomma pas. Elle répondit que les épreuves manquaient.

— Merci d'être venue.

Mia lui serra la main.

— Corrigez le fichier avant d'imprimer.

— Nous le corrigerons.

— Ne laissez pas Étienne valider tout seul.

Henri sourit.

— D'accord.

Il le dit comme quelqu'un qui signe chaque jour des choses plus chères et qui, malgré tout, cède.

Laurent tenta encore une question sur la semaine suivante.

— Écris à Camille — dit Mia. — Elle sait où je suis quand elle veut me trouver.

— Et quand elle ne veut pas ?

— Alors personne ne sait.

Il accepta. N'insista pas.

Camille nous accompagna jusqu'à l'ascenseur. Elle serra Mia dans ses bras. La pochette resta comprimée entre elles.

— Ne disparaïs pas.

— Réponds aux messages.

— Je réponds.

— Tu réponds tard.

— Toi aussi.

Camille me regarda avant de nous laisser entrer.

— N'écris pas trop vite ce soir.

Plus tôt, elle m'avait entendu dire que j'écrivais des choses dans des avions et que j'écrirais peut-être un livre sur les femmes qu'on aime. Je ne sus pas répondre.

Mia entra dans l'ascenseur.

— Il ne sait même pas encore s'il sait écrire.

— Tant mieux — dit Camille. — Ceux qui savent gâchent tout.

La porte se referma.

Nous descendîmes seuls.

Dans le miroir étroit, j'avais l'air à peu près maître de moi, sauf la lèvre et la chemise. Mia passa un doigt sous un œil, vérifiant son maquillage. La pochette noire était serrée contre sa poitrine. Je ne posai pas de questions sur Nabeul, sur la maison du dessin, sur Laurent, sur Henri ou sur Antoine. Toute question de ma part arrivait déjà trop tard.

— Tu es silencieux — dit-elle.

— J'essaie de ne pas tout gâcher.

— Continue.

L'ascenseur s'arrêta. La réceptionniste du rez-de-chaussée nous souhaita bonne nuit. Elle ne remarqua rien. Ou tout. La porte sur la rue

s'ouvrit. L'air entra, froid. Une moto démarra au coin. Un couple attendait une voiture avec chauffeur.

Mia sortit son téléphone de son sac, écrivit un message et le rangea. Une voiture s'approcha lentement et s'arrêta le long du trottoir. Le chauffeur regarda dans le rétroviseur et déverrouilla les portes.

— Tu viens ? — demanda-t-elle.

Derrière nous, la porte du cabinet d'avocats se referma sur les œuvres, les dossiers, les verres vides et les corrections à faire.

— Pour boire un dernier verre — dit-elle. — Chez moi.

— Chez toi ?

— Oui.

— Maintenant ?

— Maintenant.

Le chauffeur attendit.

Je la connaissais depuis quelques heures. Je connaissais son nom, l'origine algérienne évoquée au Flore, sa main sur ma nuque et la manière dont trois hommes plus âgés baissaient la voix quand elle ouvrait un catalogue. Je savais peu de choses, et ce peu occupait déjà trop d'espace.

J'entrai.

Mia s'assit la première et posa la pochette noire entre nous. La voiture n'était pas grande. Malgré cela, ma jambe se retrouva de l'autre côté.

3

Le rayon de lumière

Paris — son appartement, rue du Théâtre

La photo était floue.

J'ai souvent dit que c'était la faute de la lumière, des volets mal fermés, du matin entrant en lames étroites, du lit défait et de ma chemise à moitié ouverte. Je mentais avec conviction. C'était la faute de ma main.

Sur l'image, Mia est assise à genoux sur le lit, dans un peignoir de soie rouge sombre, brodé de branches claires. La tasse est coupée à la limite inférieure de l'écran. Le soleil lui prend une épaule, passe par son cou et manque la moitié de son visage. Ses cheveux tombent d'un côté, presque dénoués, et une mèche reste près de sa bouche. Elle m'a regardé. Elle s'est prêtée à la photo.

J'étais à moitié habillé, téléphone levé, et déjà plus près de la porte que du lit.

Je l'avais rencontrée au Flore, suivie jusqu'à Iéna, embrassée dans l'antichambre d'un bureau, j'étais monté dans sa voiture et j'avais gravi les escaliers de l'immeuble avec ses chaussures à la main. Malgré tout, quand je l'ai cadrée, j'ai encore eu l'indécence de faire semblant de ne faire que saisir un matin.

Avant la photo, il y a eu le 123 de la rue du Théâtre.

La voiture s'est arrêtée devant une grille noire, en retrait par rapport à la rue. Derrière elle, la porte blanche et vitrée de l'immeuble donnait sur un court renforcement, entre des arbustes taillés et des murs clairs. Le chauffeur n'a rien demandé. Mia est restée immobile quelques secondes, la chemise sur les genoux, comme si elle pouvait encore rester dehors. La rue était presque vide. Un vélo de travers attaché à un poteau, une fenêtre avec une télévision allumée, le trottoir humide.

— Nous sommes arrivés — a-t-elle dit.

Elle est sortie avant que le chauffeur ouvre la porte. Je l'ai suivie. Je ne savais pas si je devais prendre congé, remercier ou attendre une consigne. La nuit avait avancé sans me demander mon autorisation et je commençais à en vouloir à ma propre disponibilité.

— Tu habites ici ?

— Parfois.

Le chauffeur lui a remis une clé. Elle l'a remercié en français, puis lui a dit quelque chose en arabe. Il a souri. À l'exposition, on l'avait traitée comme quelqu'un qui corrigeait des épreuves, connaissait des artistes, des avocats et des hommes plus âgés aux noms précis. Là, il y avait une clé, un code, un chauffeur, une langue et une porte. Moi, je n'étais dans aucune de ces choses.

Elle a composé les chiffres. La serrure s'est ouverte.

Dans l'entrée, la lumière a mis du temps à s'allumer. Il y avait des boîtes aux lettres en métal, des enveloppes laissées sur une table étroite et des fleurs sèches dans un vase. Mia a appuyé sur le bouton de l'ascenseur.

Rien.

Elle a appuyé encore.

Rien.

Un papier collé sur la porte disait que l'ascenseur resterait en panne jusqu'au matin. Signé : le syndic, avec trop d'autorité pour une si petite mauvaise nouvelle.

Mia a regardé les chaussures.

— Putain de merde.

— Quel étage ?

— Quatrième.

Elle s'est déchaussée avant la première volée. S'est appuyée au mur, a retiré une chaussure après l'autre et me les a tendues.

— Porte-les.

J'ai obéi.

L'escalier était étroit, avec de courtes volées et une rampe noire. Les chaussures, légères dans ses mains à elle, pesaient à présent assez lourd pour que je mesure chaque marche. Mia montait devant, pieds nus et sans hâte. Au deuxième étage, elle s'est arrêtée pour attacher ses cheveux. La chemise est remontée légèrement. J'ai vu la taille, la fatigue et la suite du baiser d'Iéna.

Elle n'a pas eu besoin de se retourner.

— Ne regarde pas comme ça.

J'ai baissé les yeux.

— J'essaie de ne pas les faire tomber.

Au troisième étage, une porte s'est entrouverte de deux doigts. Une vieille femme est apparue avec un caniche blanc dans les bras. Mia l'a saluée par son nom, a demandé des nouvelles de son fils, a écouté une réponse à propos d'une opération du genou et a promis de passer le lendemain pour voir des papiers de l'administration de l'immeuble. Je suis resté

derrière, les chaussures à la main. La voisine m'a regardé une seule fois. Ça a suffi.

— Bonne nuit, Madame Lefèvre — a dit Mia.

— Bonne nuit, ma chère.

Au quatrième étage, Mia a ouvert une porte grise, est entrée et m'a laissé sur le palier. Elle a posé son sac sur une console, allumé une lampe.

— Tu entres ou tu restes là ?

Je suis entré.

L'appartement était plus petit que je ne l'avais imaginé et moins neutre que ce dont j'aurais eu besoin. De hautes fenêtres, un vieux plancher et des portes qui fermaient bien. Sur la console, il y avait un bol bleu et blanc, des clés, des reçus pliés, un rouge à lèvres sans capuchon, deux échantillons de papier retenus par un trombone et un vieux billet entre Paris et Nice. Je lui ai rendu ses chaussures. Elle les a alignées contre le mur, pointes contre pointes.

Dans le salon, les livres montaient presque jusqu'au plafond. Français, arabe, anglais et peut-être d'autres langues. Des photos de famille sur une étagère : un homme près d'une vieille voiture, deux filles dans un jardin, une femme droite, souriante, Mia plus jeune entre une sœur et un adolescent. Personne ne semblait soucieux d'être beau, mais ils l'étaient.

Près de la fenêtre, une longue table occupait la meilleure place. Règle métallique, lame, colle ouverte, épreuves couleur, photographies répétées avec des différences infimes, papier épais, un emballage déplié et un collage inachevé protégé par de l'acétate. On voyait la moitié d'un visage, une porte bleue et l'ombre d'une chaise.

Je n'ai touché à rien.

— Tu inspectes ? — a-t-elle demandé, depuis la cuisine.

— J'essaie de comprendre où je suis.

— Tu es chez moi.

Dans la cuisine, elle remplissait une petite bouilloire. Elle avait les pieds nus, les manches retroussées et une tache bleue près de l'ongle du pouce. Il y avait de la menthe dans un verre, des citrons dans une coupe et un plan de travail marqué.

— Tu veux du thé ?

— Oui.

Elle a lavé la menthe, l'a secouée et l'a mise dans la théière.

— Ma mère faisait du thé à la menthe à n'importe quelle heure. Visites, disputes, mauvaises nouvelles. La même bouilloire.

— Ça marchait ?

— Non. Mais ça occupait les mains.

Elle a porté le plateau dans le salon. Deux petites tasses, en verre fin avec un rebord doré. Du sucre dans un pot. Une cuillère qui n'allait pas avec. Elle s'est assise sur le tapis, près de la table basse. Je me suis assis sur le canapé.

Elle m'a regardé.

— Par terre.

Je me suis assis en face d'elle.

Le thé était beaucoup trop chaud. Elle a bu sans se brûler. Moi, je me suis brûlé.

— Tu es pressé.

— Non.

— Tant mieux. Parce que tu n'en as pas besoin.

La musique a commencé quelque part dans la maison, un piano doux et une voix de femme en français. Elle a baissé le volume jusqu'à ce que la musique passe derrière les tasses.

J'avais encore en moi la porte fermée de l'antichambre, les pas dans le couloir, la lèvre marquée et l'envie de comprendre où finirait une chose qui venait à peine de commencer. Mia a fait du thé. M'a donné une tasse. S'est assise par terre. M'a pris le reste des mains. Jusque-là, dans cette maison, ça avait été ça.

J'ai remarqué un cadre sur l'étagère. Mia, plus jeune, en robe sombre, à côté d'une femme qui devait être sa mère. Un homme en costume clair tenait un enfant par la main. Quelqu'un avait été coupé à gauche.

— Je peux voir ?

Elle s'est levée, me l'a donné et est retournée sur le tapis.

— Sidi Bou Saïd — ai-je dit.

— Ma mère. Mon père. Mon frère Sab. Il manque ma sœur Moni. J'avais un peu plus de vingt ans.

— Tu as l'air fâchée.

— Il faisait chaud.

— C'est tout ?

— À cet âge-là, certainement, oui.

Je lui ai rendu le cadre. Elle l'a remis à sa place, de travers. J'ai failli le redresser. Je ne l'ai pas fait. Il y avait des gestes plus petits qu'un baiser et plus invasifs qu'une main sur la taille.

Son portable s'est allumé sur la table de travail. Mia s'est levée, a ouvert une épreuve de page, a agrandi une image avec deux doigts, a écrit une courte phrase en français et a déplacé une bande de papier du collage de moins d'un centimètre. Ce n'est qu'ensuite qu'elle est revenue.

— Le travail ?

— Une page mal faite.

— À toi ?

— Maintenant, oui.

Nous avons bu encore du thé. J'étais près d'elle, sans la toucher. Il y avait une mère, des livres en arabe, une voisine qui l'appelait Madame Lefèvre, un chauffeur qui lui remettait des clés et des photographies où je n'entrais pas.

J'ai posé une question risquée.

— La religion est importante pour toi ?

Elle m'a regardé, pas blessée, seulement fatiguée.

— C'est la première fois que quelqu'un me demande ça à un premier rendez-vous. D'ailleurs, je crois que personne ne me l'a jamais demandé au deuxième rendez-vous, au troisième... jamais.

— Si tu ne veux pas répondre, ne réponds pas. Évidemment.

— Ma famille est musulmane. J'ai grandi avec des gestes, des fêtes, de la nourriture, des phrases et des interdictions. Certaines choses sont restées. D'autres, j'ai fait semblant de les accepter, mais non. Ce n'est pas une étiquette.

— Je ne voulais pas t'en coller une.

— Mais tu l'as fait.

— Pardon.

Elle a bu encore du thé.

— Pose mieux la question une autre fois.

— Il y aura une autre fois ?

— Tu es chez moi.

Elle se leva et emporta les tasses dans la cuisine. L'eau coula dans l'évier. Je restai seul sur le tapis, à regarder la tache rouge d'une toile, une photographie d'elle sur un bateau, lunettes de soleil, cheveux attachés et une main levée contre le vent. J'eus envie de partir. Pas par envie. Par incapacité à rester.

Quand elle revint, sa chemise n'était plus rentrée dans sa jupe. Les premiers boutons ouverts, les cheveux moins attachés. Elle s'arrêta à l'entrée du salon, l'épaule contre le mur.

— Viens.

Je me levai.

J'allai jusqu'à elle sans répéter la petite violence de l'antichambre. Je m'arrêtai tout près. J'avais encore la menthe du thé et le papier de la table de travail sur les mains. Elle regarda ma bouche, puis mes mains.

— Ne sois pas trop soigneux.

— J'essaie de ne pas être brutal.

— Alors écoute.

Elle posa la main sur ma poitrine, par-dessus la chemise, et me tira par le revers. Elle m’embrassa la première. Elle éteignit la grande lampe et laissa allumé le lampadaire, près de la fenêtre. La rue projetait une clarté de travers au plafond.

Je jetai le blazer sur une chaise. La chaise heurta le mur, deux livres basculèrent et un cendrier tomba par terre.

Elle rit contre mon cou.

— La voisine ? demandai-je.

— Elle a déjà entendu pire.

Dans le couloir, nous passâmes devant une porte de salle de bains entrouverte, une pile de draps sur une chaise et un miroir qui nous attrapa de côté. Deux adultes ébouriffés, essayant d’atteindre la chambre avec un peu de dignité. Il n’y en avait pas beaucoup.

La chambre avait un lit bas, des livres sur la table de chevet, une valise ouverte par terre, des vêtements à moitié pliés et une photographie sans cadre appuyée contre le mur. Sur la commode, du parfum, des boucles d’oreilles dans une coupelle et un verre d’eau. Rien n’avait été préparé pour moi.

Mia s’assit au bord du lit et me tira par la main.

Pendant un moment, nous ne parlâmes pas.

Je me souviens de sa chemise sur le dossier d’une chaise. De la mienne par terre, parce que j’avais encore raté la chaise. D’un bouton qui résista et céda mal. De la boucle. De sa main corrigeant la mienne, l’écartant et la ramenant. Il n’y avait pas de timidité. Il n’y avait pas de numéro non plus. Il y avait du désir sans drame.

Elle me fit arrêter.

Elle resta assise sur le lit, chemise ouverte, à respirer par la bouche et à me regarder. Je baissai les yeux le premier. Pas par pudeur. Parce que j’étais là et que, déjà à cet instant, je commençais à la ranger dans une image.

Elle comprit.

— Ne pense pas maintenant.

— Je ne pense pas.

— Tu penses toujours.

Elle me tira vers elle avant que je réponde.

La musique du salon était peut-être déjà terminée. Le lit grinça mal et nous rîmes. Elle conduisit ma main au bon endroit et la maintint là. Puis elle écarta le visage, respira profondément et revint. De la rue montèrent

une moto, des pas et le fer du portail en bas. Sur la table de chevet, son téléphone vibra une fois. Elle ne regarda pas. Moi non plus.

Elle s'endormit avec une jambe sur la mienne. Je restai éveillé. Les canalisations cognaient de temps à autre, le bois craquait, le chauffage battait à un rythme hypnotique. Je comptai les objets dans la pénombre : le livre retourné face contre la table, les boucles d'oreilles dans la coupelle, la chemise sur la chaise, la valise ouverte, la petite boîte près du parfum et ma chaussette près de la porte.

Je me réveillai avant sept heures.

La lumière entrait par les fentes des volets, encore basse. Pendant une seconde, je crus qu'elle était sortie de la chambre. Je sentis du soulagement. Puis le soulagement se salit.

Je la vis aussitôt.

Elle était agenouillée sur le lit, dos à la fenêtre, dans son peignoir rouge sombre. Elle tenait une tasse de café à deux mains. Ma montre était à côté d'elle, sur le drap. Je ne me souvenais pas de l'avoir enlevée.

— Tu t'es réveillé — dit-elle.

La voix était rauque.

— Oui.

— Tu t'en vas.

Ce n'était pas une question.

Je m'assis au bord du lit. Le sol était froid.

— J'ai ma chambre à l'hôtel.

— Bien sûr.

Je cherchai mes vêtements. D'abord une chaussette, puis la chemise et ensuite le pantalon. Mia m'observait sans cruauté. Le peignoir était serré à la taille. La tasse occupait ses mains.

— Je ne suis pas bon le matin — dis-je.

— Ça explique tout.

— Ça explique quoi ?

Elle posa la tasse sur la table de chevet et ramena le peignoir sur son genou.

— La peur.

— De rester.

— Et de partir ?

— Aussi.

Elle me regarda. Puis elle regarda la chemise dans mes mains.

— Alors vas-y.

Je me levai.

— Mia.

— Va-t'en. Oublie le vernis. Je suis adulte, plus âgée que toi, je n'en ai pas besoin.

Je m'habillai lentement. Il manquait un bouton à la chemise. Peut-être qu'il manquait déjà avant. Peut-être qu'il était quelque part dans la chambre, entre le lit et la chaise. Je le laissai perdu.

Le téléphone était par terre, à moitié sous le pantalon. Je le pris pour regarder l'heure.

7 h 12.

La lumière s'était déplacée. Le rayon traversait maintenant le peignoir en diagonale, de l'épaule à la main posée sur la cuisse. Mia me regardait, pas le téléphone.

Je le levai lentement.

— Je peux ?

Elle baissa les yeux vers la tasse, puis se remit à me regarder. Elle n'arrangea pas ses cheveux. Ne rectifia pas le peignoir.

— Une.

Je pris la photo sans son. Mon téléphone était réglé comme ça par habitude.

Sur l'écran, l'image apparut tremblée. Le peignoir ressortait plus clair qu'il ne l'était. La tasse restait presque hors champ. Son visage, coupé par le soleil, avait l'air moins à elle.

— Montre.

Je m'assis à côté d'elle et lui tendis le téléphone. Nos épaules se touchèrent. Elle regarda l'image plus longtemps que je ne l'aurais voulu.

— Elle est de travers.

— Je sais.

— Ne l'envoie à personne.

— Je ne l'envoie pas.

— À personne.

— À personne. T'inquiète.

Elle me rendit le téléphone. Puis elle prit la montre, qui était toujours sur le lit, et me l'attacha au poignet. Elle le fit sans tendresse visible. Mais le geste n'en resta pas moins beau.

— Tu es libre ce soir ?

— Je le suis.

— Bien.

Elle se leva et alla jusqu'à la fenêtre. Elle ouvrit un peu plus le volet. Dans la rue, quelqu'un tirait une poubelle. Un homme parlait au téléphone avec une mauvaise humeur de travail. Mia resta dos à moi, le peignoir noué à la taille et la nuque découverte.

— Il y a un endroit — dit-elle. — Une fête. Spéciale. Un club.

— À quelle heure ?

— À dix heures, j’envoie la voiture.

— À l’hôtel ?

— Oui.

— Dress code ?

— Costume sombre. Chemise impeccable. Belles chaussures. Aucune marque visible, rien qui ait l’air acheté pour impressionner. Et pas question de te vider un flacon de parfum sur la tête.

— Compris.

Dans l’entrée, je mis mes chaussures pendant qu’elle restait appuyée contre l’encadrement de la porte de la chambre. L’appartement avait retrouvé son usage : le bol bleu avec les clés, les livres tournés vers l’avant, la lame sur la règle, la colle ouverte en train de sécher et le collage différent d’un centimètre. Je pris ma veste.

Elle vit la chemise ouverte à l’endroit du bouton.

— Tu devrais recoudre ça.

— Je n’ai pas de fil.

— Achètes-en.

Elle s’approcha et m’embrassa. Un baiser court, sur la bouche. Il y avait du café froid sur la table, de la menthe oubliée dans le verre et son parfum à elle sur l’oreiller.

— Ne l’efface pas — dit-elle.

— La photo ?

— Aussi.

J’ouvris la porte.

Sur le palier, l’escalier était toujours étroit, l’ascenseur toujours en panne et la lumière se ralluma encore trop tard. Je descendis sans avoir ses chaussures à elle pour justifier ma prudence. Au troisième étage, la porte de la voisine était fermée. Dans la rue, un agent de nettoyage lavait le trottoir. Je marchai jusqu’au boulevard Saint-Germain, quarante et une minutes, avant de regarder le téléphone. La photo était là : Mia à genoux sur le lit, le peignoir rouge, le rayon de soleil et la tasse coupée. Je verrouillai l’écran. Au coin de la rue, le téléphone me cogna contre la cuisse. Je le changeai de poche. Il continua de cogner.

4

La porte noire

Paris — club privé près de l'avenue Foch.

Le chauffeur s'arrêta près d'une porte noire et coupa le moteur sans regarder dans le rétroviseur.

La rue était trop propre pour cette heure-là. Il n'y avait pas de queue, pas de musique à travers les murs, pas de néon, pas de physionomiste, ni même deux hommes les bras croisés devant la porte. Il y avait une façade bourgeoise, un arbre sans feuilles, deux fenêtres fermées au premier étage et cette porte lisse, noire, sans plaque, sans enseigne et sans sonnette visible. L'avenue Foch était proche, mais de là on ne la voyait pas. On ne sentait que la largeur excessive du quartier.

Mia ne sortit pas tout de suite de la voiture. Elle prit son téléphone, écrivit un message court et le reposa sur ses genoux. Elle portait une robe noire, un manteau clair sur les épaules, les cheveux attachés derrière et de petites boucles d'oreilles. Elle n'avait pas l'air de venir découvrir quoi que ce soit. Elle avait l'air de revenir dans une salle qu'elle connaissait.

— Tu peux encore changer d'avis — dit-elle.

— À propos de la porte ?

— À propos de moi.

Je regardai la façade. Un couple passa sur le trottoir d'en face, l'homme avec une écharpe bleue, la femme avec un chien trop petit pour cette heure-là. Aucun des deux ne nous regarda. En face, les stores restaient baissés.

— Évidemment, il fallait que tu choisisses une entrée sans sonnette — dis-je.

— Si tu voulais une sonnette, il ne fallait pas venir.

Son téléphone vibra. Mia lut la réponse, le rangea dans son sac et ouvrit la portière. Le chauffeur sortit en même temps, mais elle lui fit un petit geste pour qu'il reste. Nous traversâmes le trottoir. Elle s'arrêta devant la porte noire, sans frapper.

La serrure fit un bruit sec de l'intérieur. La porte s'ouvrit d'une vingtaine de centimètres. L'homme qui apparut portait un costume sombre, une chemise blanche et l'air de quelqu'un qui aurait été plus à sa place dans une ambassade clandestine que dans une boîte de nuit.

— Bonsoir, Madame — dit-il.

Mia répondit en français à voix basse. Je captai mon nom au milieu de deux phrases et le mot « liste ». L'homme inclina la tête, ouvrit davantage la porte et s'écarta sans nous jauger des pieds à la tête.

— Ne fais pas cette tête — dit Mia, déjà dans le petit vestibule.

— Quelle tête ?

— Celle du Portugais invité à quelque chose d'indécent, mais en train d'évaluer l'éclairage.

— C'est très précis.

— Chez toi, ça apparaît vite.

Le vestibule avait des murs noirs de haut en bas, une console étroite, des fleurs blanches sans odeur dans un vase doré et une caméra braquée sur la porte, pas sur nous. À gauche, une femme aux cheveux courts attendait derrière un comptoir bas. La réception était minimale et froide. Le premier vrai signe du lieu fut un mur avec de petites boîtes métalliques, numérotées, chacune avec une fente et un clavier.

La femme poussa deux boîtes ouvertes dans notre direction.

— Les téléphones, montres connectées, stylos, clés avec caméra. Tout ce qui enregistre.

Mia sortit son téléphone de son sac sans hésiter. Puis elle retira un petit étui à rouge à lèvres, l'ouvrit devant l'employée, montra que ce n'était que du rouge à lèvres, le referma et le rangea de nouveau. Elle fit tout comme si elle l'avait déjà fait des tas de fois.

Je gardai mon téléphone à la main une seconde de trop. Dedans, il y avait la photographie d'elle en robe de chambre de soie, à genoux sur le lit et traversée par le soleil du matin. J'étais sorti de chez elle trop tôt avec cette image dans la poche et maintenant on me demandait de l'enfermer dans une boîte métallique, dans une rue près de l'avenue Foch.

Mia me vit hésiter.

— Ce téléphone a tant de secrets que ça ?

— Il a une très belle photo d'une femme en robe de chambre rouge.

— Alors sois tranquille. Là, elle sera en sécurité.

Je mis le téléphone dans la boîte. L'employée me demanda de choisir quatre chiffres. Je choisis les quatre premiers qui me vinrent à l'esprit et je le regrettai aussitôt. Mia ne regarda pas. Elle tapa son code en protégeant le clavier de la main, ferma la boîte et attendit que je fasse de même.

À côté, il y avait une carte, en français et en anglais : majeurs uniquement, consentement explicite, aucun enregistrement, aucune insistance, sortie libre, portes jamais verrouillées de l'extérieur, staff identifié dans toutes les salles.

L'employée donna les explications sans sourire. Elle désigna la carte avant de nous indiquer l'escalier.

— Si tu veux sortir, dis-le, dit Mia.

— Je te le dis à toi ?

— À moi, à elle, à n'importe qui. Ce n'est pas une prison.

— Et si toi, tu veux sortir ?

— Je sors.

Elle le dit sans rien ajouter. Elle remonta son manteau sur son épaule et attendit près de l'escalier.

Nous descendîmes un escalier étroit et courbe, avec une rampe en fer et des marches usées au centre. La musique montait d'en bas sans se préciser. Ce n'était pas un beat de club ; c'était une ligne grave, lente, interrompue par des voix. L'air changea avant la fin de l'escalier : parfums mêlés, humidité de la pierre et une faible clarté ambrée sur les murs.

La cave s'ouvrit devant nous avec beaucoup d'argent dépensé à feindre la décadence. Pierre sombre, dorures en excès, grands miroirs, rideaux de velours bordeaux, canapés bas, tables de métal poli et bouteilles rares alignées derrière un bar éclairé par-dessous. Au centre, contre tout bon sens, une fontaine intérieure laissait tomber de l'eau le long d'un petit mur de marbre noir.

Elle était absurde. Je faillis rire.

Mia le comprit avant même que je bouge la bouche.

— C'est horrible, non ?

— C'est hors de prix.

— Ce n'est pas une réponse.

— C'est du luxe. Mais ça reste du mauvais goût. Du très mauvais goût.

Elle rit doucement. L'employé du bar la regarda, une femme en robe verte s'écarta légèrement pour la laisser passer et deux hommes interrompirent leur conversation. Mia ne leur accorda rien en retour. Elle n'entrait pas en propriétaire ; elle n'entrait pas non plus en proie ni en invitée éblouie.

Nous nous assîmes à une table sur le côté, le mur derrière moi et la salle devant elle. C'est elle qui choisit. Elle demanda de l'eau gazeuse pour nous deux et une coupe de champagne pour elle. Je haussai un sourcil.

— Ne bois pas si tu as besoin de courage, dit-elle.

— Je pensais boire pour avoir une excuse.

— C'est faiblard aussi.

La salle principale était moins bruyante que je ne l'avais imaginé. Il y avait des couples assis trop près, des groupes de trois ou quatre qui échangeaient de brèves phrases, une femme plus âgée qui fumait près d'un

extracteur dissimulé par une colonne dorée, deux femmes main dans la main près du bar, une fille aux cheveux rasés qui riait avec un homme à la cravate impeccable. Personne n'avait l'air perdu.

J'essayais de ne pas trop regarder. Mia but une gorgée d'eau, posa le verre et me laissa travailler tout seul pendant quelques secondes.

— Tu fais des calculs ? demanda-t-elle.

— De quel genre ?

— Les calculs que font les hommes quand une femme les amène dans une cave comme celle-ci.

Je restai immobile. J'ouvris la bouche et la refermai.

— J'essaie de ne pas être idiot, dis-je.

— Bon début. Continue.

— Tu veux que je demande ?

— Pas ici.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ici je ne réponds pas de la vie que les autres imaginent.

Elle but de l'eau. Le verre laissa un petit cercle sur la table. Je l'essayai du pouce et ne posai plus de questions.

Un serveur apporta le champagne. Il ne demanda pas si nous voulions autre chose. Il plaça la coupe de Mia légèrement à droite, ajusta une petite lampe un peu plus vers la gauche et disparut. Au-dessus du bar, un miroir multipliait la fontaine et les rideaux.

— Tu viens souvent ici ? demandai-je.

Mia me regarda par-dessus sa coupe.

— Mauvaise question.

— Fais comme si je ne l'avais pas posée.

— Rarement.

— Mais ils te connaissent.

— Ici personne ne connaît personne.

— Ils en connaissent assez.

— Ils connaissent les règles. Ça suffit.

Quand elle dit ça, elle ne baissa pas la voix. Elle ne regarda pas non plus autour d'elle pour voir qui avait entendu. Le manteau clair glissa de son épaule ; elle ne le remonta qu'après avoir fini son eau.

Un homme s'approcha de la table pendant que je cherchais encore une phrase qui ne me trahirait pas. Grand, peut-être cinquante ans, cheveux gris coupés ras, costume bleu foncé sans cravate et montre discrète, mais chère. Patek héritée. Les serveurs le virent arriver avant qu'il ait besoin de lever la main.

— Mia, dit-il.

Elle se leva sans hâte. Elle reçut deux baisers dans l'air, sans lui laisser prendre sa taille, et lui répondit d'abord en français, puis en anglais. Le son de la seconde langue lui changea le visage. Sa bouche prit une autre vitesse, ses mains devinrent plus calmes, ses yeux moins disponibles. Pendant une demi-minute, je perdis les sous-titres.

— Harold, dit-elle en se tournant vers moi. Un vieil ami de la famille. Harold me serra la main avec une cordialité sèche.

— Enchanté, dit-il.

— Enchanté.

— Vous êtes venu avec Mia ?

— Il est venu — dit-elle. — Il est avec moi.

— Mia aime parfois déplacer les gens.

Ça m'est resté dans l'oreille. Déplacer. Pas emmener, pas inviter, pas présenter. Déplacer, comme si l'on m'avait retiré de mon lieu naturel et posé là pour observer combien de temps il me faudrait pour comprendre que je n'appartenais pas à ce monde.

Mais Harold se trompait. Ou du moins, il allait trop vite.

— Harold, tu as passé l'âge d'être con — dit Mia.

Il sourit. Il lui parla d'une fête à Monaco, d'une autre à Mustique et d'une personne que je ne connaissais pas et qui devait être suffisamment importante pour ne pas avoir besoin de nom de famille. Mia écouta, répondit peu, coupa d'un mouvement de tête une tentative qu'il fit de l'attirer vers la grande table.

— Non.

— Juste une coupe.

— Pas ce soir.

Il accepta au deuxième refus. Il me fit un petit signe de la main, lui adressa une petite révérence et retourna au bar.

Mia s'assit. Je bus de l'eau. Elle attendit.

— Tu es mal à l'aise ? demanda-t-elle.

— Oui.

— À cause de lui ?

— À cause de la façon dont il a dit ton nom.

— Il le dit comme ça depuis des années.

— Ça n'arrange rien.

Mia s'adossa au canapé. La coupe de champagne resta sur le plateau, presque pleine.

— Tu n'es pas venu ici pour tout aimer.

— Tant mieux.

— Ni pour m'aimer, moi.